

Nous n'avions aucune idée du peu que nous savions ! Le festival international de littérature de Berlin : dix années prodigieuses

« Lorsqu'il est mûr, le fruit tombe joyeusement sur le sol, tout comme le poème sur le papier : il s'approche discrètement, saisit le crayon, se rédige et disparaît. » Comme en 2004 au Festival International de Littérature de Berlin (ILB) lors de la lecture du poème de Fuad Rifka, poète lyrique syrien décédé le 14 mai 2011 : le Festival International de Littérature se faufilait lui aussi dans Berlin.

Et soudain, il apparut. C'est du moins ce qu'a ressenti le public exigeant / habitué à une certaine consommation culturelle au milieu du vacarme de cet événement. Toutefois, lors de l'inauguration du festival en juin 2001, avec un marathon de discours établissant de nouveaux standards, la fondation Peter-Weiss et les associations bénévoles de soutien avaient déjà travaillé pendant plusieurs années sur ce projet. Charles Simic, un écrivain américain d'origine serbe, a présenté son recueil de poèmes 'Weather Forecast for Utopia and Vicinity' qui a esquissé de façon prophétique et poétique le futur programme du festival. Rien de moins que le monde et ses idées, ses tempêtes de sable et ses nuages d'été qui viennent peupler le ciel de la ville.

Surtout de l'émotion ! Au début le festival avait la folie des grandeurs, mais son impresario Ulrich Schreiber a tout fait pour tourner la critique à l'égard de la confusion générale du festival en une admiration massive. Lors de l'ouverture de la 6^{ème} édition du festival Joachim Sartorius, avec sa laconie toujours élégante, a promis que « *le surmenage provoque, à partir d'un point de relâchement, un certain calme* ». A condition que les auteurs et les événements de l'ILB soient d'excellente renommée. Où que l'on aille, on ne peut pas se perdre. Ne vous attendez pas à des animateurs télévision qui remplissent des stades de football avec des textes tout préparés, ni à des *trash* branchés sortis des listes de best-sellers, ni à des succédanés commerciaux sur l'art de vivre, ou encore à des slams populaires. Le seul critère auquel Ulrich Schreiber et ses conseillers prêtent particulièrement attention lors de la sélection des auteurs est la qualité de la littérature. Cette qualité réside dans l'évidence implicite que toute bonne littérature représente une responsabilité pour l'humanité, dont une conscience politique au sens large du terme. « Elle appartient aux dissidents » disait la pétillante Isabel Allende, lorsqu'elle racontait ses anecdotes. Ce n'était pas seulement lors des discours d'ouverture des instances supérieures morales, comme l'on fait Aharon Appelfeld, David Grossman, l'ancien député Sashi Tharoor ou le charmant activiste Arundhati Roy. Ni lors des forums de discussions 'Reflections' dédiés aux débats politiques. Mais dans chaque œuvre de fiction, chaque poème, chaque hommage à la beauté et à la profondeur d'expression du langage, et même dans les histoires les plus ridicules, se trouve la possibilité de faire de nous de meilleures personnes. « La lectrice est à la tête de la civilisation, car grâce à ses lectures, elle a appris à se voir au travers les yeux des autres » déclarait Nancy Huston dans son discours d'ouverture en 2008.

L'admiration pour les écrivains est silencieuse. Bien entendu, il y a aussi les Poetry-Nights (Nuits des poèmes) qui peuvent devenir très rythmiques et passionnées, et où avec le grand nombre de célébrités invités, les fans se font entendre. Les Prix Nobels Kenzaburo Oe, Nadine Gordimer, Doris Lessing, Mario Vargas Llosa et les candidats potentiels tels Ko U ou encore la reine de la poésie Inger Christiansan avec son étonnante théories des ensembles, tous ont répondu présents devant le rideau de

scène puriste de Jakob Mattner. Jane Birkin murmurait des souvenirs de Serge Gainsbourg, la romancière écossaise romantico-hardcore AL Kennedy se moquait d'elle-même en se qualifiant d' « entrepreneuse pour pompes funèbres lesbiennes », le grand seigneur portugais Antonio Lobo Antunes a entonné la chorale de la culpabilité post-coloniale, le libertin Michael Ondaatje, peu loquace, grommelait des « mhmm », le poète des excès Chuck Palahniuk a laissé savoir que fumer est, pour lui, spirituel et enfin la buveuse de champagne Ire Matthew Sweeney émettait depuis le Snack-bar, le bruit d'une valise à roulette.

Le mieux est d'être surpris par quelqu'un de complètement inconnu. « Soyez surpris » pourrait être la devise de l'ilb pour reprendre le manifeste de Stéphane Hessel « Indignez-vous ! » et sa suite « Engagez-vous ! ». Le festival est particulièrement passionnant lorsqu'il présente les talents et stars de demain : Colum McCann, Alexander Hemon, Tim Parks, Monica Ali, Kamila Shamsie, Sayed Kashua, Safran Foer Kazuo Ishiguro, Peter Carey, Jonathan Lethem, Nicole Krauss, Antje Krog, Frederic Beigbeder, Vikram Seth, Frank McCourt, Joshua Ferris, Khaled Al Khamissi ou la féministe purgatoire finno-estonienne Sofi Oksanen. Ils étaient tous là au milieu des auteurs dont il est difficile de retenir le nom. Qui sait ce que nous allons entendre de Rattawut Lapcharoensap, Natalia Sniadanko, Nicoleta Esinencu et Aka Morchiladze ? Il est rare que les visiteurs des nombreuses rencontres de l'ilb rentrent chez eux sans avoir l'envie pressante d'en lire davantage.

L'atmosphère détendue du festival apporte des moments de bien-être parmi le chaos anarchique. Parmi les milliers d'auteurs invités, tous vantent la parfaite organisation, l'encadrement chaleureux, le vin et l'hospitalité stimulante, en affirmant que le *ilb* est le meilleur festival de littérature du monde. « Pas tout le monde a la chance d'avoir un tel festival qui invite des auteurs du monde entier, tous genres mélangés, qui propose sur la même scène de la poésie et des réflexions, la nuit et le jour, le soleil et la lune. », écrit le français Abdourahman A. Waberi de Dschibuti. Participer à ce festival, revient selon lui à « savoir que notre monde tourne en rond ». Nous devons nous considérer chanceux de pouvoir partager ce bonheur.

Un autre prodige de l'ilb et le fait que, même après dix ans de succès, le festival n'apparaît comme toujours pas établi. C'est toujours aussi confus et le festival a conservé son charmant chaos. Derrière le programme débordant et chargé se cache l'empathie de la découverte. Et qui a besoin d'une vue d'ensemble quand le but est de se laisser envoûter et emporter vers d'autres mondes ? L'enthousiasme d'Uli Schreiber est contagieux. « Il faut porter encore en soi un chaos, pour pouvoir mettre au monde une étoile dansante », le dicton de Nietzsche aurait pu être écrit pour lui. Sa soif de découvrir la littérature étrangère et des nouveaux auteurs est aussi inassouvie qu'admirable. « Nous n'avons aucune idée à quel point nous en savons si peu », c'est avec cette humble confession qu'Uli Schreiber a inauguré en 2008 l'ILB sur le thème de l'Afrique. Il aurait pu déclarer la même chose lors des précédentes éditions dont les thématiques étaient la littérature arabe, asiatique, latino-américaine, bref toutes les littératures du monde. Il nous a toujours convaincu qu'il y avait une diversité littéraire insoupçonnée.

Avec sa irrésistible passion, il motive tous les ans un régiment de stagiaires et volontaires, et leur défilé sur scène à l'ouverture du festival est devenu une signature de marque. Il gagne des sponsors inconvencionnels qui le soutiennent en service, ce qui déplaît aux comptables. Grâce à cette réussite, les politiciens ne peuvent plus

l'ignorer et viennent même dire quelques mots de bienvenue à l'ouverture du festival. Mais la littérature est en réalité une industrie peu glamour. Au ilb pas de réceptions somptueuses, pas de soirées chics, pas de galas VIP. Une table, une chaise, un verre d'eau, c'est tout ce dont on a besoin pour une lecture. Un narrateur, un auditeur. Un traducteur, un acteur, un animateur et peut-être quelques notes improvisées de l'accordéoniste Aydar Gaynullin (« Un cadeau de la lune »), un bouquet lyrique du guitariste syrien Alexej Wagner ou un simple gong dans le silence de la concentration.

Après quatre ans de nomadisme, du théâtre HAU à Kreuzberg au morbide Sophiensäle dans le quartier de Mitte, l'ilb a finalement trouvé son toit institutionnel en 2005, dans le Haus der Berliner Festspiele. La scène de verre et de béton, s'est abîmée depuis 1963. Elle était autrefois utilisée par Piscator's Freie Volksbühne dans le quartier ouest maintenant déserté. Elle se révèle être un coup de chance et pas uniquement car ses gérants sont des mordus de littérature. Les scènes principales et secondaires utilisées parallèlement, les foyers inhospitaliers avec leurs bars et chaises inconfortables d'un goût douteux sont les recoins idéals pour être remplis des murmures polyphoniques des promesses. Le « Café Nabokov » se remplit de la rébellion silencieuse des vies de ceux qui trouvent refuge dans les récits. Les autres vont sous la tente où les canapés attendent auteurs, collaborateurs, invités et ceux qui sont assez audacieux pour s'inviter eux-mêmes. C'est ici que bat le cœur secret du festival. Sur les meubles usés du département des accessoires du théâtre, on boit du vin sponsorisé et du café. C'est ici que les demandes en mariage se font et que les récits qui ne seront jamais publiés sont écrits. Eliot Weinberger tient ici sa cour, jusqu'à ce que le tango commence et la « légèrement dominante » Isabel Allende présente son mari, qui vient d'écrire un roman criminel. Beauté et pouvoir, réussite et richesse ne comptent pas ici, la société littéraire fête, partageant les cigarettes et les visions de chacun. Voilà l'esprit du Festival international de littérature de Berlin. Un cadeau fantastique pour tous. 10 ans de surprises !

De Sabine Vogel

Ce texte est paru dans le livre « Buch der Berliner Festspiele », publié pour les dix ans de Joachim Sartorius en tant que directeur de l'établissement. Éditeur : Berliner Festspiele, 2011.

Traduction : Stella Wauthier / Isaure Mayrand